

# LE JOURNALISTE, L'HISTOIRE ET L'HISTORIEN

---

Les avatars d'une identité  
professionnelle (1935-1991)

Yves LAVOINNE

*«L'obsession de la moisson et l'indifférence à l'Histoire sont les deux extrémités de mon arc. L'ennemi le plus sournois est l'actualité.»*

René Char (1).

**S**ur la scène intellectuelle française, journalistes et historiens (ou plutôt certains d'entre eux, une élite médiatique et/ou médiatisée) entretiennent une relation privilégiée d'une rare complexité. Tantôt la volonté de se distinguer se combine avec le souci de s'identifier, tantôt elle s'y substitue, cependant que, le plus souvent, l'irritation le dispute à la fascination. Chez les journalistes, le jeu des déplacements et des réajustements est sans doute d'autant plus ouvert que le groupe professionnel est moins homogène, dans ses pratiques comme dans les représentations qu'il s'en fait et qu'il en donne. Or, subies ou choisies, celles-ci informent celles-là, jouant ainsi un rôle éminent dans la construction, jamais achevée, d'une identité professionnelle.

Fluctuants dans leur nature, les rapports entre journalistes et historiens constituent néanmoins un lieu privilégié pour observer la manière dont les journalistes eux-

mêmes interprètent et réinterprètent leur rôle comme intellectuels. La période 1935-1991 retient l'attention pour plusieurs raisons. Tout d'abord, les années 30 ouvrent une nouvelle époque d'un point de vue statutaire comme d'un point de vue technique. D'une part, le métier de journaliste est reconnu par la loi du 29 mars 1935 ; d'autre part, apparu au milieu des années 20, le direct devient une composante majeure de l'information avec l'émergence de la radio comme média de masse, avant de connaître un nouveau développement à partir des années 60 avec les satellites de télévision directe. Enfin, de la crise de 1968 à la guerre du Golfe, le débat sur le rôle du journaliste s'amplifie et s'élargit à un vaste public.

Au cours de la période, la concomitance des diverses attitudes des journalistes à l'égard de l'Histoire et des historiens incite à préférer une approche typologique à une démarche chronologique. On identifie ainsi trois figures majeures :

- 1) Le serviteur de l'historien futur ;
- 2) L'historien du présent ;
- 3) Le médiateur de l'Histoire.

Mais, au préalable, afin de mieux cerner les enjeux liés à l'émergence de ces figures, une mise en perspective historique s'impose et donc un rapide examen de la généalogie des pratiques journalistiques et des rapports à l'Histoire qu'elles supportent. Ainsi percevra-t-on mieux comment des éléments essentiels de l'identité des journalistes se sont constitués et ajustés les uns aux autres selon des temporalités variables.

## **Le grand partage**

Jusqu'à l'apparition du journalisme moderne, c'est-à-dire jusqu'au développement du reportage à l'époque de l'industrialisation de la presse (1865-1890), la distinction entre le journaliste et l'historien repose moins sur la nature de l'objet traité que sur la méthode.

Aux origines de la presse en effet, le

(1) « A une sérénité crispée » (1952), Recherche de la base et du sommet IV in René Char : Œuvres complètes, Gallimard « Bibliothèque de la Pléiade », 1983, P. 754.

gazetier, l'homme des nouvelles, pense d'emblée son activité comme une forme inédite de l'Histoire, l'inscription publique quasi immédiate des « mémorables ». Tout aussitôt surgit d'ailleurs la question, difficile mais essentielle, du délai indispensable à une juste mise en perspective des nouvelles, à leur exacte compréhension. Car, pour Théophraste Renaudot, celles-ci sont « ordinairement accompagnées de quelques circonstances mal entendues, dont elles s'épurent avec un peu de temps » (2) Aussi, à côté de la Gazette hebdomadaire, crée-t-il des Relations mensuelles où il énonce son intention de faire « l'histoire journalière de cette année » (3). Pour le gazetier donc, la mémoire de chaque jour est un enjeu, nouveau, de l'Histoire.

Dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, avec l'ébauche d'une spécialisation dans le champ intellectuel, des divergences se produisent. En effet, tandis que se multiplient les titres et que s'accroît l'abondance des nouvelles, se développe une nouvelle conception de l'Histoire qui s'attache désormais moins à la mémoire des phénomènes qu'à l'intelligence de ceux-ci. Mabillon, par exemple, estime que « connaître par la mémoire seulement ne mérite pas même le nom de science de l'Histoire » (4). Pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, le mouvement s'amplifie, se dessine alors une démarche historique spécifique, bien distincte de celle du gazetier. Ainsi, en 1768, alors qu'il achève de rédiger « le Siècle de Louis XIV et de Louis XV », Voltaire s'alarme de « cette horrible multitude de faits inutiles ». Et, pour définir son projet méthodologique, il oppose l'intelligence synthétique de l'historien à l'esprit d'accumulation du gazetier ; il entend en effet « peindre l'esprit des nations plutôt que de faire des recueils de

gazettes » (5).

Quelques années plus tard, traitant « De la manière d'écrire l'Histoire » (1783), Mably fait en outre grief au gazetier de rechercher le plaisir du lecteur : « Prenez de l'historien, (...), l'idée relevée que vous devez en avoir, il doit exercer une sorte de magistrature ; et vouloir le réduire à ne coudre que des faits à des faits et les raconter avec agrément pour amuser notre curiosité ou plaire à notre imagination, c'est l'avilir et n'en faire qu'un insipide gazetier (...) ». (6).

D'inspiration philosophique, l'Histoire à visée scientifique se qualifie désormais comme discours interprétatif, austère, plutôt que comme récit réputé d'agrément. Dans une perspective où prime la recherche de l'intelligibilité, la préoccupation narrative, toujours présente chez le gazetier, apparaît bien comme subalterne.

Quelles que soient les tendances qui la divisent, la science historique se construit donc, sinon contre le journaliste, du moins à distance de lui ; à une distance d'autant plus grande que celui-ci s'oriente toujours davantage vers la relation des faits. Certes, pendant les années révolutionnaires, alors que le débat d'opinion prime, s'esquisse une collecte autonome de l'information, c'est-à-dire effectuée par le journaliste lui-même (assistance aux débats parlementaires, etc.). Cette tendance ne s'imposera vraiment que dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : le reporter devient alors la figure journalistique par excellence. Déplorant avec Zola « le jour où les faits devinrent les maîtres du journal » ; une large fraction des intellectuels perçoit dans ce triomphe de la chose vue une déroute de l'intelligence : « (...) Il est trop commode de ne plus vouloir penser pour écrire, et de tout remplacer par la grossière nudité des faits. » (7)

(2) Théophraste RENAUDOT cité in Eugène HATIN : « Histoire politique » et « littéraire de la Presse en France », tome 1, Poulet-Malassis et de Broisse, 1859, p. 85.

(3) Relations des nouvelles du monde, 12-1633.

(4) Jean MABILLON : « Traité des études monastiques » (1691), cité par POMIAN, 1984, p. 8

(5) « A Louis-François Armand du Plessis, duc de Richelieu » (13-6-1768), in Voltaire : « Correspondance choisie », Le Livre de Poche « classique » 1990, p. 1094.

(6) « Premier entretien », De la Manière d'écrire l'Histoire, MABLY, 1988, p. 280

(7) ZOLA : (1877), 1956, p. 262-263.

Souci de factualité et volonté d'objectivité caractérisent dès lors l'information (le sens moderne d'« ensemble des nouvelles » apparaît dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle). Pourtant, malgré la consonance idéologique avec les positivistes (au sens large), un nouveau partage s'opère entre journalistes et historiens, spécialisant leur rapport au temps, objet et mesure de leur activité. Aux uns, le passé et le durable ; aux autres, le présent et l'éphémère.

De la hiérarchie sociale ainsi réimposée, les journalistes avaient une forte conscience. « (...), il est journaliste ; (...) il écrit pour l'oubli. » Tel est le constat amer de l'un d'entre eux, dans les années 30 ; constat d'ailleurs non dénué de quelque paradoxale coquetterie puisque fait dans la préface d'un recueil de ses reportages (8). Désormais, l'Histoire semblait barrer les chemins de la mémoire. Pourtant, en dehors du champ intellectuel, les reporters n'étaient pas dénués de toute ressource pour conquérir une légitimité propre. En effet, tout en intériorisant ce partage, d'autres tentaient d'en inverser les valeurs : le passé, c'était le mort ; à eux, revenait le vivant, c'est-à-dire le présent et l'avenir. Ainsi, dans une interview accordée aux « Nouvelles littéraires » (2-5-1925), Gaston Leroux, alors au moins aussi célèbre comme reporter que comme père de Rouletabille, avouait-il cette fièvre ambitieuse programmatique : « Laisser toutes les paperasses de côté, travailler avec un seul document : la vie ! la vie au jour le jour. Ne plus évoquer le passé, mais prévoir l'avenir. »

Sous la rhétorique anti-intellectuelle (« paperasses »), perce la référence (« document ») au modèle dominant de l'historien positiviste tout à son travail sur les sources écrites. Néanmoins, grâce, entre autres, à la technique de l'interview, donc au travail sur l'oral, le reporter peut prétendre construire sa sphère d'autonomie, signifier sa double originalité : une

étude de la vie, et un style de vie.

Quelles que soient donc les valeurs respectivement attribuées à l'un et à l'autre, le partage passé-présent entre l'historien et le journaliste structure la construction des diverses positions ; partage si durable qu'aujourd'hui encore, même pour s'en démarquer, un historien y reconnaît une composante du « sens commun » (9).

## Le serviteur de l'Histoire

Car l'Histoire constitue toujours l'un des horizons de référence de l'activité journalistique. Au cours de la période contemporaine, une première figure est immédiatement repérable : le serviteur de l'Histoire, qui a conscience de produire un matériau utilisable par les historiens de l'avenir. Figure, en quelque sorte classique, où l'on est tenté de reconnaître la tradition du gazetier qui se donnait pour objet de « former un recueil des Mémoires et des détails qui peuvent servir à l'Histoire » (10).

La continuité apparente ne doit pas dissimuler l'évolution symptomatique de la presse depuis sa révolution industrielle, le transfert de la valeur documentaire du scriptural à l'iconique ; changement d'autant plus valorisé aujourd'hui qu'il est légitimé par l'élargissement des sources pour les historiens. Par exemple, le 18 novembre 1989, « le Figaro-Magazine » titre : « Berlin : des photos pour l'Histoire » tandis que, quelques jours plus tard, son concurrent, « Paris-Match »

(23-11-1989), adopte ce surtitre : « Numéro historique ». Par rapport à la position du gazetier, on observe un second déplacement significatif : c'est d'abord tel numéro qui vaut pour l'Histoire, et non plus la série. Deux explications complémentaires peuvent en être proposées.

D'une part, dans une époque qui a « une conscience aiguë de (sa) responsabilité historique » (11), de son caractère historique dans sa trivialité même, s'exa-

(8) BÉRAUD : (1927), 1985, p. 11.

(9) FERRO : 1991.

(10) « Prospectus pour la Gazette » (1761), cité in Eugène Hatin ; op. cit. tome I, p. 151.

(11) SARTRE : (1948), Gallimard, 1964, p. 41.

cerbe, en contrepoint, le sentiment que tel événement particulier est éminemment historique. Se crée donc une sorte de hiérarchie des intensités historiques. D'autre part, jouant de celle-ci, la rhétorique publicitaire constitue le point de vue (supposé) de l'Histoire en indice de valorisation du produit journalistique, tentant de compenser ainsi le sentiment de son caractère éphémère par l'évocation de sa (possible) durée dans les siècles à venir, véritable mémoire de l'événement. Paradoxe d'un temps où, depuis Hegel, on sait que le poids des passions culturelles interdit d'atteindre « l'esprit objectif » de l'époque, donc de faire l'histoire de son temps, selon la formule de Sartre : « En vain, tenterions-nous de devenir notre propre historien ; l'historien lui-même est créature historique. » (12).

La période contemporaine présente donc cette caractéristique : elle rêve que son travail pour l'Histoire soit aussi un travail d'Histoire.

Les positions des journalistes se situent donc dans l'une ou l'autre de ces directions. Car, à côté du document visuel, le livre écrit par un journaliste devient, beaucoup plus que l'article, une ressource pour l'Histoire. Mais, là encore, au cours des soixante dernières années, les attitudes évoluent quelque peu, comme l'illustrent deux exemples. Tout d'abord, à la fin des années 50, Jean-Raymond Tournoux inscrit le projet de ses « Carnets » dans une perspective, humble, de service à l'historien de l'avenir : « L'Histoire écrite par les contemporains reste de la polémique. Mais ce livre n'a pas l'intention d'écrire toute l'Histoire de certains événements ; en revanche, sans alimenter de controverses partisanes, il espère apporter, pour l'avenir, une contribution à l'aide de témoignages, de documents, de précisions » (13).

De façon conforme à l'idéologie positiviste, l'absence de distance temporelle et d'exhaustivité suffit, malgré le souci affi-

ché d'impartialité, à disqualifier toute prétention historique de la part du journaliste.

Une trentaine d'années plus tard, une fois évanouie l'ambiance positiviste favorable à la valorisation du souci documentaire, le serviteur de l'Histoire est celui qui allie qualités d'information et d'écriture, comme le suggère cette critique, par un journaliste-historien, du livre de deux de ses confrères sur une actualité à peine tiède : « Livre de deux excellentes journalistes par la densité et la qualité de l'information, comme par l'intelligence de l'écriture, « la Guerre de Mitterrand » va plus loin que le journalisme (...), il servira à ceux qui écriront plus tard l'histoire de la guerre du Golfe (...) » (14).

Ici l'intérêt historique provient de ce qui excède l'activité journalistique ordinaire, quotidienne, à savoir le travail du livre.

### L'historien de l'immédiat

Or, dès les années 30, cette vision, classique et modeste, s'est trouvée concurrencée par une autre plus ambitieuse qui faisait du journaliste le pair de l'historien. Sans doute celle-ci convenait-elle mieux aux attentes d'une fraction des journalistes et d'une société qui ne se résignait pas à savoir son sens inaccessible avant un avenir lointain, selon la formule de Sartre : « (...) Plus notre conscience historique est exquise, plus nous nous irritons de nous débattre dans le noir, d'être justiciable d'un tribunal que nous ne connaissons point (...) » (15).

Cette représentation nouvelle se construit selon trois modalités, pour partie successives, qui constituent autant d'élargissements de la validité de la formule du journaliste-historien :

1. Affirmation d'une identité méthodologique entre le chroniqueur diplomatique et l'historien ;

(12) Ibid., p. 42

(13) TOURNOUX : 1958, p. 1

(14) AMOUROUX : « Christine Clerc et Josette Alia : le roman vrai d'une histoire proche », *Le Figaro-Magazine*, 22-6-1991

(15) SARTRE : (1948), 1964, p. 41.

2. Intégration du journaliste à la communauté historique ,

3. Consécration du reporter comme historien.

### L'identité des méthodes

Normalien et philosophe, Paul Nizan fut l'un des premiers journalistes à théoriser sa pratique afin de lui conférer une légitimité et une dignité intellectuelles. De ce point de vue, l'introduction à sa « Chronique de septembre », achevée de rédiger le 20 mars 1939, demeure un texte capital. Celui qui est alors journaliste à « Ce soir » s'y propose d'examiner les « problèmes méthodologiques : (...) les différences et les analogies entre les démarches du journaliste et celles de l'historien » (16). Nizan mesure la différence, essentielle, dans leurs conditions de production, à savoir la présence ou non de l'impératif de rapidité :

« La patience de l'historien doit composer ici avec la vitesse de l'information publique » (17).

Il souligne pourtant l'identité méthodologique de leurs activités : la critique des sources. Construire l'information au quotidien est un travail de même nature que construire le fait historique : « (...) Le fait journalistique n'obéit pas à d'autres règles que le fait proprement historique, (...) il est, exactement au même titre que lui, l'objet d'une connaissance indirecte, d'un savoir fondé sur des traces – sauf au cas fort rare, où l'on est soi-même le premier témoin, ce qui suppose la plus exigeante des critiques, de soi sur soi » (18).

Telle est donc la thèse de Nizan : « Un rédacteur diplomatique est un historien de l'immédiat » (19).

Logiquement, eu égard à la position journalistique de l'auteur et à sa conception noble de l'Histoire, elle a une portée

restreinte ; la qualification d'historien est réservée aux seuls spécialistes des affaires étrangères pour qui le reportage-témoignage est fort rare.

Au-delà de sa visée argumentative propre, la légitimation intellectuelle d'une catégorie limitée de journalistes, la réflexion de Nizan constitue une tentative originale pour concilier une vision classique de l'Histoire et le sentiment exacerbé de vivre des événements historiques. Certes l'auteur de « Chronique de septembre » en perçoit l'extrême difficulté :

« (...) L'Histoire de septembre ne sera pas faite par nous ». (20). Mais surtout il est conscient que l'intensité historique du moment implique une exigence méthodologique plus haute « Quiconque avait le souci de combiner la fidélité à la réalité et les nécessités de l'information sentait qu'il fallait tenir compte de quelques règles de fonction et de métier devant cette histoire fulgurante et éclipsée qui ne se suspendait pas un jour, qui ne respirait pas, qui pressait et qui pourtant était l'Histoire » (21).

Par les procédures qu'il met en œuvre, le journaliste (diplomatique) appartient bien à la cité intellectuelle. « Historien de l'immédiat », il n'est pourtant pas assimilable à l'historien universitaire, par son objet, par ses conditions de production (rapidité et abondance des sources).

### L'entrée en Histoire

Du fait de la guerre et de la disqualification de Nizan, renégat pour le P.C.F., aux yeux de nombre d'intellectuels, ce texte restera largement méconnu et n'aura guère d'influence directe. Sans doute en trouve-t-on un écho dans la célèbre formule d'un autre philosophe et journaliste, Albert Camus : « Le journaliste est l'historien de l'instant ».

Mais, point capital, celle-ci étend à la

(16) NIZAN : (1939), 1978, p. 7.

(17) Ibid., p. 8. Et aussi : « Il faut (...) , faute de loisir, que le journaliste simplifie tout, et qu'il sache qu'il s'implifie » (ibid., p. 14)

(18) Ibid., p. 13

(19) Ibid., p. 7.

(20) Ibid., p. 16

(21) Ibid., p. 15

profession tout entière la portée de la thèse défendue dans « Chronique de septembre ».

Ces formules de journalistes, intellectuels de formation, qui voulaient voir reconnue cette qualité au métier qu'ils exerçaient, trouveront une résonance nouvelle à la fin des années 50, où changent le champ historique et la mentalité d'une fraction du public. En 1962, Jean Lacouture crée, aux éditions du Seuil, sous le titre « L'Histoire immédiate », une collection destinée à accueillir « des livres non mythologiques, des livres qui exercent, à partir du réel vécu ou observé immédiatement, la fonction critique ». (22)

Un tel positionnement doit sans doute beaucoup au « journalisme critique » (23) défendu par Camus à la Libération. Toutefois celui-ci s'exerçait dans un quotidien. Or, en choisissant le livre (non seulement un autre support mais aussi des conditions de production différentes), J. Lacouture s'éloigne de la position camusienne, strictement journalistique, pour en occuper une autre qu'un critique a excellemment définie une dizaine d'années plus tard : « (...) Entre l'"événement mal équilibré" et l'historien s'est glissé ce journalisme où Jean Lacouture est passé maître : celui qui s'est donné les moyens et qui a conquis le droit de se fonder en histoire immédiate » (24).

L'expression de « droit conquis » est symptomatique de la restructuration du champ intellectuel qui s'est opérée entre la fin des années 50 et le début des années 70. Par l'invention d'un lieu médian entre la gestion du présent et celle du passé, le journaliste a acquis une légitimité nouvelle.

En effet l'aventure éditoriale de Jean Lacouture s'inscrit dans un contexte où le journalisme, à la fois art d'enquêter et art d'écrire, devient une voie privilégiée pour permettre à un public élargi d'accéder à la connaissance du passé. Ainsi, dès 1958,

l'éditeur Robert Laffont lance sa collection à succès « Ce jour-là », qui, selon lui, a inventé « une conception du document à cheval sur l'histoire et sur le journalisme » (25). La « quatrième » de couverture de chaque volume précisait même : « Cette collection se propose de faire revivre au lecteur, comme s'il y était, les grandes journées historiques et dramatiques du monde. »

La production de ce style fut si abondante que naquit, sous la plume de l'historien, une catégorie critique neuve, et plutôt péjorative : « journalistico-historique ». Par exemple, à propos de la biographie de Goering par David Irving, « vieux routier du récit enlevé en style journalistico-historique », Jean-Pierre Rioux porte cette appréciation sévère : « (...) C'est le ton, le style, l'allure du récit romancé, de ces dialogues factices, de ces incises à la psychologie rudimentaire, de ces étalages de sensiblerie béate, qui ne passent plus » (26)

Pour autant le phénomène, la perception de l'Histoire à travers le prisme du journalisme ne se limite pas au seul « grand public ». En effet, visant un lectorat plutôt universitaire, la collection « Kiosque », créée chez Armand Colin en 1959 et consacrée aux études de presse, utilise un argumentaire très voisin de celui de « Ce jour-là » : « (..) Voici, sous forme de "nouvelles", les grands faits de l'Histoire, (...) ». Désormais, pour les intellectuels comme pour un plus vaste public cultivé, l'événement n'existe plus en soi, il est inséparable des sensibilités contemporaines, des passions qu'il suscite, des rêves qu'il porte.

Par ailleurs, l'apparition de la collection marque une date dans la vie intellectuelle : elle consacre une attitude encore neuve chez les chercheurs, considérer la presse et le journalisme comme des objets d'Histoire, comme des sujets d'étude pleine-

(22) Interview de Jean LACOUTURE, "27, rue Jacob" 176, 4-1974

(23) Combat, 8-9-1944 ; repris dans *Actuelles I* (1950), in Albert Camus : *Essais* (Ed. R. Quilliot, L. Faucon), Gallimard « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 265-267.

(24) Georges BUIS : « Un sang d'encre », *Le Monde*, 19-4-1974.

(25) Interview de Robert LAFFONT, *Paris-Match*, 16-5-1991

(26) « Hitler et les siens », *Le Monde*, 21-6-1991.

ment légitimes (27).

Enfin, et surtout, ce mouvement où entrent en composition des impératifs commerciaux (un style pour un public élargi) et un bouleversement théorique (la conscience de l'interaction entre l'observateur et l'observé), ce mouvement donc brouille les limites des territoires respectifs: le journalisme élargit son enquête au passé, l'historien s'approprie le présent.

Brouillage et donc tensions.

Quelques repères permettent d'appréhender l'évolution du milieu universitaire en une décennie. A cet égard, une série de textes de Pierre Nora est tout à fait significative. En 1968, dans « le Nouvel Observateur » (28), il dénonce l'illusion de l'histoire-actualité. Car, si « ce commentaire instantané donne, à coup sûr, à l'actualité, une dimension inédite et originale », celle-ci ne saurait être qualifiée d'« historique » mais bien considérée comme « publique » ; « il n'y a pas d'Histoire à la une ».

Malgré l'hommage à Jean Lacouture, qui « a souvent su faire mériter son nom » à sa collection, le jugement tombe abrupt et sans appel: « L'Histoire immédiate, (...), est, par définition, pléthorique et indigente ». Car elle ne peut que manquer l'essentiel, c'est-à-dire « la signification de l'événement (...) dont l'Histoire seule à parfois la clef, c'est-à-dire d'abord le temps. »

Sans indulgence pour le « journalisme historique », cette « confiance interminable que fait l'esprit d'ignorance à la fausse curiosité », l'article vaut surtout comme premier jalon d'une réflexion sur les rapports entre l'histoire et l'événement, poursuivie, développée, modifiée de 1972

à 1978 (29). Des trois textes ultérieurs, on retiendra quatre thèses qui éclairent le point de vue de l'historien, son rapport au journalisme.

Première thèse: le partage des territoires entre les historiens et les journalistes a été entériné par les positivistes. En effet, alors que ceux-ci vivaient dans une société où, avec l'industrialisation de la presse, l'actualité atteignait désormais les masses, ils ont résolument refoulé l'événement dans le passé.

Deuxième thèse: par un choc en retour, « les mass media ont (...) le monopole de l'Histoire » (30) car l'actualité n'est que « la circulation généralisée de la perception historique, culminant en un phénomène nouveau: l'événement (31).

Troisième thèse: « l'immédiateté rend (...) le déchiffrement d'un événement à la fois plus facile et plus difficile ». « Il frappe d'un coup » et « livre tout d'un coup ». La tâche est donc plus ardue qu'au XIXe siècle où la monosémie de l'événement, au moins instantanée, a permis à Tocqueville ou à Marx de « se rapprocher de l'analyse historique » (32).

Quatrième thèse: « l'historien du présent » bénéficie donc aussi d'une chance: « le déplacement du message narratif à ses virtualités imaginaires (...) a pour effet de souligner, dans l'événement, la part du non-événementiel », c'est-à-dire l'affleurement des structures (33). Néanmoins la place de l'historien du présent est plus virtuelle que réelle: « L'histoire contemporaine est une histoire sans historiens. Car la fonction historique a éclaté par le bas et par le haut, écartelée entre le journalisme et l'anthropologie » (34).

(27) Dans cette perspective fut créé en 1937, à la Sorbonne, l'Institut français de presse

(28) Pierre NORA : « L'Histoire toute crue », le Nouvel Observateur 20-11-1968.

(29) - « L'événement monstre », Communications no 12 1972, p.162-171.

- « Le retour de l'événement » in Jacques Le Goff et Pierre Nora dir :

Faire de l'histoire I (Nouveaux problèmes), Gallimard « Bibliothèque des histoires » 1974, p. 210-228.

- « Présent » in Jacques Le Goff, Roger Chartier, Jacques Revel dir. : La nouvelle histoire, Retz « Encyclopédies du savoir moderne », 1978, P. 467-472

(30) « L'événement monstre », p. 162

(31) « Le retour de l'événement », p. 211.

(32) « L'événement monstre », p. 169

(33) Ibid., p. 168.

(34) « Présent », p. 470-471.



Même si Pierre Nora reconnaît que « ce sont les journalistes qui sont au principe du développement extraordinaire de cette histoire immédiate » (35), il considère cependant que le journalisme reste situé au bas de l'échelle des hiérarchies intellectuelles, car il répond plus à la nécessité d'une société en état d'urgence qu'il ne lui procure une intelligence scientifique de son devenir. Aussi, tout en repérant le redéploiement des disciplines, n'entend-il pas donner au journalisme une accréditation dans la cité des sciences.

Néanmoins, au cours de la décennie post-68, la circulation entre les milieux journalistiques et universitaire s'accélère. Ainsi trois chercheurs patentés confient à Jean Lacouture la rédaction de l'article « Histoire immédiate » de l'ouvrage collectif qu'ils dirigent, consacré à « La Nouvelle Histoire » (36). De ce long texte, moins de méthode que de célébration (avec la recherche d'ancêtres tel Thucydide), ressort l'identité entre le journaliste et l'historien, nuancée d'une simple distinction qui tient au nombre de faits traités: « Le journaliste est moins celui qui travaille dans la hâte que celui qui manipule peu de faits, d'observations, de cas. La différence est moins qualitative que quantitative » (37).

D'ailleurs, pour J. Lacouture, le recours accru à l'informatique devrait grandement réduire cette différence, accidentelle donc plus qu'essentielle; l'optimisme technologique ici manifesté tient au moment de la rédaction, qui coïncidait avec la publication du rapport Nora-Minc sur l'informatisation de la société.

Au-delà, la proposition de J. Lacouture appelle deux observations. Tout d'abord, pour soutenir la thèse d'une identité entre le journaliste et l'historien, il sous-estime gravement l'importance du facteur vitesse dans les conditions de production du premier (certes atténué dans le cas du livre).

Or, malgré des évaluations variables de

la vitesse selon les époques, ce facteur est constamment mis en avant au long des quatre siècles d'histoire du système d'information médiatisée: de Théophraste Renaudot qui entend excuser « cinq cents nouvelles écrites à la hâte » (38) à Jean Daniel qui défend « un métier sous presse » (39). Le faible investissement temporel, incorporé dans le produit journalistique, constitue en effet un facteur structurel de dévalorisation. Cela éclaire à contrario le mouvement de diversification éditoriale opéré depuis les années 70 par certains grands titres: suppléments hebdomadaires, numéros spéciaux, dossiers; collection de livres, voire maison d'édition. Le quotidien tente d'échapper au déterminisme de son rythme et de sa périodicité pour acquérir une légitimité accrue, nonobstant les dimensions économiques du phénomène.

La trajectoire des individus, le devenir d'une catégorie professionnelle ne sauraient être dissociés de la transformation qui, peu ou prou, affecte les entreprises de presse. S'y observe une double tendance simultanée: atteindre une rapidité maximale et viser une production intellectuelle la plus durable possible.

Ainsi l'entrée en Histoire du journaliste est-elle marquée par un double paradoxe. Paradoxe temporel, d'une part: le souci de conjointre l'instantané et le définitif. Paradoxe social, d'autre part: à peine consacré historien, le journaliste voit se dessiner une autre Histoire et est ainsi renvoyé à l'antique fonction de récitant de la société, d'une société certes toujours plus avidement consommatrice de récits.

En outre, dans cette compétition à l'intérieur du champ intellectuel, le journaliste doit faire face à de nouveaux concurrents. Les sociologues, ou au moins une fraction d'entre eux, se réclament désormais, eux aussi, de l'« histoire immédiate », ce qui atteste et le succès de la formule et le pouvoir de légitimation qu'on

(35) Interview de Pierre NORA, *Le Magazine littéraire* no 123, 04-1977, p. 37

(36) Jean LACOUTURE: « Histoire immédiate » in Le Goff, Chartier, Revel, 1974, p. 270-293

(37) *Ibid.*, p. 273.

(38) « Préface au recueil de 1631 »

(39) *Le Nouvel Observateur* 20-10-1988.

lui attribuée. Par exemple, pour mieux justifier son analyse de l'affaire de Carpentras et de son traitement médiatique, pour expliquer les attaques qu'elle a suscitées (40), Paul Yonnet définit ainsi son métier: « Historien du contemporain le plus immédiat, il (le sociologue) est contraint d'appliquer un regard glacial sur les sujets les plus passionnés, et la glace vive brûle, il lui faut brûler l'immédiateté comme s'il écrivait à deux ou trois siècles de distance, tout en sachant qu'il parle et intervient dans le contemporain » (41). La construction de cette nouvelle et paradoxale posture, la « distance immédiate », répond à une double préoccupation :

– saisir le vif : ne pas « attendre que le temps ait accompli son œuvre d'épuisement (son travail d'évanouissement à jamais aussi) » ;

– « brûler l'immédiateté », comme on brûle une étape ; donc faire en sorte que le vivant soit saisi comme d'outre-tombe.

Une parfaite illustration et un vecteur de cette attitude sont fournis par le texte, journalistique ou non, d'anticipation (post-daté) portant sur le présent. Ainsi, à l'occasion de la mort de Jean Fourastié, « Le Figaro » (28-7-90) évoque-t-il son dernier article qui, « daté de l'an 2008 offrait une analyse des premiers mois du septennat de François Mitterrand tels que les historiens les décriront dans un quart de siècle ». Quel que soit le poids des contraintes du genre nécrologique, le simple fait qu'une telle affirmation soit supposée recevable suggère la puissance de cette propension à imaginer, à croire

qu'ici et maintenant peut être proféré le dernier mot sur aujourd'hui. La colonisation imaginaire du futur rabattu sur le présent se ramène à une dénégation, paradoxale puisqu'au nom de la vie, de la vie et de l'avis des générations futures. Dans la rupture avec l'attente du jugement de la postérité se lit le fantasme d'une maîtrise de l'image du Moi collectif.

A constater ces phénomènes, on mesure mieux la fragilité de la position acquise par le journaliste, toujours confiné aux frontières du champ intellectuel.

### Le reporter, un historien ?

Néanmoins, le mouvement de consécration se poursuit et s'étend à de nouvelles catégories de journalistes, tel le reporter. Car l'essentiel du discours de légitimation observé jusqu'ici visait ce que certains professionnels appellent parfois, non sans ironie, le « journalisme de matière grise » (42). Et la fonction du reporter semblait, en grande partie, échapper à ce mouvement.

Or, à la fin des années 80, celui-ci se voit, à son tour, légitimé et ce dans une de ses figures les plus tardivement reconnues, celle du photjournaliste. Par exemple, dans le titre d'un article (43) traitant d'une exposition qui les célèbre, les photographes de l'agence Magnum sont désignés comme « Les historiens de l'instant ». L'application de la fameuse formule de Camus à des hommes d'image témoigne d'une considérable évolution à l'égard de celle-ci dont, désormais, la dignité ne semble pas moindre que celle du texte.

(40) Quelques références majeures du dossier :

– Paul YONNET : « La machine Carpentras (Histoire et sociologie d'un syndrome d'épuration) », Le débat N° 61, 09-1990, p. 18-34.

– Libération 9-11-1990 : « Retours sur une profanation »

– A. ADLER, J.-L. POUTHIER : « Le protocole de Carpentras » et

– François DUBET : « Les masses et le complot » Libération 27-11-1990 :

– Paul YONNET : « Comment combattre Le Pen ? Réflexion ou imprécation ? » et

– Pierre NORA : « Faux procès et usage de faux ? » Le Débat no 63, 01-1991 :

– « Après « La machine Carpentras » (Denis Olivennes, p. 174-176 ; Luc Ferry, p. 177-181)

– Paul YONNET : « D'un opium l'autre », p. 181-192 de ce même numéro.

(41) Paul YONNET : « D'un opium l'autre », p. 181.

(42) Interview de Jacques CHAPUS, Le Figaro 9-06-1990.

(43) Patrick ROEGERS : « Les historiens de l'instant », Le Monde 19-12-1989 :

Habilitation donc de la scène d'Histoire.

### Le médiateur de l'Histoire

Avec la télévision, le direct surtout, le statut du journaliste se transforme sensiblement : de récitant ou historien d'une séquence achevée, aussi brève soit-elle, il devient médiateur (technique) d'une Histoire en train de se faire.

Par exemple, le 11 novembre 1989, au journal de 20 h d'A2, pour introduire la séquence consacrée à Berlin où, après la chute du Mur, la liberté de circulation était rétablie entre l'Est et l'Ouest, le présentateur, Daniel Bilalian déclare : « Nous n'avons pas l'estampille des historiens pour réaliser des reportages parfaits, mais nous tenons à vous faire vivre en direct ces moments d'Histoire ».

Singulier renversement de la situation : contre les historiens, ou à défaut d'eux, qu'il situe du côté de la perfection, de l'achevé, du figé, le journaliste s'autorise de l'Histoire, du mouvant, pour excuser une mauvaise qualité technique des images. A l'Histoire-Science, il substitue l'Histoire-Vie. Le journaliste médiateur déplace le téléspectateur de l'intelligible vers le vécu, c'est-à-dire d'abord vers la participation, affective à défaut d'être effective.

Déjà Pierre Nora (44) avait souligné l'émergence de cette tendance : « En abolissant les délais, en déroulant l'action incertaine sous nos yeux, en miniaturisant le vécu, le direct achève d'arracher l'événement à son caractère historique pour le projeter dans le vécu des masses ».

Le développement des satellites de télédiffusion et la miniaturisation des matériels de transmission n'ont fait qu'accroître le phénomène. Mais, et là l'écart est considérable avec l'historien, pour le journaliste, c'est l'Histoire qui est vécue.

Un tel discours journalistique ne pro-

voque pas de la seule volonté de promotion d'une catégorie professionnelle ; il est recevable parce qu'il consonne avec une évolution intellectuelle, attestée dès la fin des années 50 par le succès des collections journalistico-historiques. En effet, il s'agit d'une nouvelle manière de percevoir dont le champ de validité s'étend aussi aux œuvres du passé. Ainsi la quatrième de couverture d'un récent recueil de reportages des années 20 se conclut ainsi « En un temps où l'audiovisuel ne règne pas encore, il (H. Béraud) a l'art de montrer l'Histoire au moment où elle s'accomplit ». (45).

L'Histoire se voit donc, elle se vit aussi. Elle n'est plus mémoire mais présence, émotion et non plus compréhension (46).

### Le journaliste-historien : une illusion sans avenir ?

Ces trois positions représentent moins des moments successifs d'une réflexion sur la profession que des attitudes qui coexistent à un moment donné à l'intérieur d'un champ journalistique travaillé par de nombreuses contradictions. D'ailleurs leur repérage ne doit pas masquer l'existence d'une quatrième position : la claire affirmation d'une nette distinction des rôles entre le journaliste et l'historien. Son ambiguïté tient à ce qu'elle relève à la fois de la tradition et de la réaction au mouvement évoqué.

Tandis que des intellectuels comme Pierre Bourdieu dénoncent une « inclination à la confusion des genres » (47), certains journalistes entendent résister à un brouillage idéologique qui aboutit, selon eux, à la perversion du métier : « En laissant croire que ce gestionnaire de l'éphémère qu'est le journaliste peut, sur le vif, s'ériger en savant de l'histoire immédiate, on n'a pas échappé à des aberrations regrettables » (48).

(44) « L'événement monstre », p. 166.

(45) BÉRAUD, 1985.

(46) Sur ce thème, voir en particulier Pierre Nora : « Entre Mémoire et Histoire » in P. Nora dir : « Les Lieux de la mémoire I La République », Gallimard « Bibliothèque illustrée des histoires » 1984, p. XV-XLII.

(47) BOURDIEU : 1984, p. 278

(48) PUCHEU : « Le Monde sans Beuve », Esprit 11-1989, p. 41.

Et, en un lieu comme « le Nouvel Observateur », pourtant consacré à la rencontre des deux catégories, Jean Daniel estime « sot d'obliger les intellectuels à se soumettre délibérément à la contrainte dont les journalistes souffrent le plus : l'obligation d'avoir à donner en même temps – vite et avant les autres – l'événement et le commentaire » (49). Dans la recherche de la signification, l'intellectuel resterait le mieux placé ; position réactionnaire, au sens strict, dans une époque travaillée par la question du « journalisme intellectuel » (50).

Avec cette quatrième position, le journaliste recherche moins une légitimité externe que la reconnaissance de son identité professionnelle avec ce qui fait sa servitude mais aussi son exaltation : écrire contre la montre pour tuer le temps.

Toujours en réaction contre les prestiges de la télévision et du direct, se développe un mouvement qui, au lieu de prôner le retour à la distinction classique entre historiens et journalistes, tente, par une habile synthèse, de cumuler les bénéfices des deux théories :

- la positiviste, pour son mode d'établissement des faits ;
- celle de l'« histoire immédiate », pour la légitimité intellectuelle qu'elle procure.

Ce cumul est rendu possible par le glissement aisé entre trois sens du mot « histoire » :

- l'événement relaté, l'occurrence ou encore le référent ;
- la relation de l'événement ;
- la valeur, c'est-à-dire, l'importance accordée à l'événement (l'emploi de ce mot comme superlatif d'« événement » est désormais usuel dans la presse (51).

Le journal imprimé est le lieu où s'opère la transmutation de l'événement fugitif (l'histoire) en récit durable (l'Histoire), comme en témoigne le slogan

retenu pour la campagne des « Dernières Nouvelles d'Alsace » au printemps 1991 : « C'est à travers votre histoire que le journal écrit l'Histoire. »

Dans son édition du 15 mai 1991, le quotidien précise sa conception : « Acteur à travers ce qu'il écrit et en même temps témoin de ce qui se fait et se défait, le quotidien est le médium privilégié de l'histoire immédiate dans laquelle l'historien vient puiser les chapitres de ce qui sera demain le livre de votre Histoire. »

La synthèse s'opère donc à un double niveau :

- fonctionnel : le journal, témoin (objectivation) et aussi acteur (subjectivité) ;
- temporel : le journal, lieu de l'« histoire immédiate » et matériau pour l'historien.

Cette position semble aujourd'hui acceptable pour l'historien, à fortiori s'il s'adonne à une activité journalistique. Membre de l'E.H.E.S.S., Jacques Julliard définit ainsi son rôle de chroniqueur hebdomadaire qu'il joue au « Nouvel Observateur » : « (...) Au-delà du quotidien, tenu de refléter le présent immédiat dans sa diversité baroque, il lui incombe de faire les premiers tris, d'entreprendre cette première organisation de l'actualité, destinée à la rendre lisible à nos contemporains, avant que l'Histoire à son tour n'opère ses choix. » (52). Par rapport à la position des « Dernières Nouvelles d'Alsace » une différence se fait jour : la mise en perspective de plusieurs niveaux d'intelligibilité avec leurs propres sélections des faits et des temporalités spécifiques.

Néanmoins, dédaigneux des « barrières artificielles élevées entre les disciplines et les professions », J. Julliard souligne les identités méthodologiques entre les deux métiers. L'un comme l'autre « découpe arbitrairement des segments qu'il baptise nouvelles et à quoi il fait un sort » (53) ;

(49) Jean DANIEL : « Un métier sous presse », Le Nouvel Observateur 21-10-1988.

(50) Par exemple l'organisation à Cerisy d'un colloque sur ce thème à l'automne 1990.

(51) Paradoxalement existe une tension entre deux modes d'évaluation de l'occurrence : dans un contexte immédiat et dans une perspective de longue durée ; par exemple ce titre du « Monde » (23-11-1990) sur la réunion de la CSE à Paris : « L'Histoire victime de l'actualité. »

(52) JULLIARD : 1991, p. 9.

(53) Ibid., p. 10.

l'un comme l'autre « travaille sur des traces de l'événement que (l'historien) nomme archives, et (le journaliste) documents » (54).

Tous deux appartiennent en fait à la catégorie plus générale des « chroniqueurs ». D'ailleurs, de façon symptomatique, les historiens du Moyen Age, que l'on désigne habituellement ainsi, sont régulièrement invoqués comme des références pour l'« Histoire immédiate » (55). Et un hebdomadaire peut titrer: « Froissard déjà journaliste » (56).

Ainsi quelles que soient les contradictions qu'elle implique, la thèse du journaliste historien est pleine d'avenir.

### Questions d'identité

Le repérage de ces quatre positions permet d'éclairer l'actuelle structuration du champ journalistique tant elles engagent des conceptions différentes du métier. La recherche d'un positionnement intellectuel tient notamment au déficit de légitimité souvent évoqué à propos du journalisme qui ne constituerait pas une véritable profession. Elle s'inscrit d'ailleurs dans la longue durée de son histoire; l'élément nouveau au XXe siècle étant de le chercher du côté de l'Histoire, avec la tension entre le pôle éditorial et le pôle universitaire.

Mais dans une société où, pour beaucoup, le « vécu » prime sur l'« intelligible », un autre mode de qualification est disponible: le médiateur, celui qui permet de participer symboliquement.

Demeure néanmoins une contradiction majeure. L'identité du journaliste est souvent ramenée moins à un faire qu'à une manière d'être; ce dont témoigne ce titre d'un ouvrage destiné à des jeunes qui envisagent de s'orienter vers la profession: « Journaliste: une passion des

métiers »(57).

Entre l'ethos de l'intellectuel et celui du reporter, la tension subsiste. La contradiction est d'autant plus vive que la figure de celui-ci tend à s'effacer devant celle du « communicateur ». D'où l'exacerbation des luttes entre les diverses fractions de l'élite journalistique pour imposer telle ou telle définition de l'identité professionnelle.

Identité conflictuelle donc, et d'autant plus problématique que les sciences humaines investissent plus largement le présent. En 1977, Michel Foucault déclarait à Benny Levy: « La philosophie aujourd'hui est entièrement politique et entièrement historique » (58).

Et, sept ans plus tard, à la mort du philosophe, Jean Daniel s'interrogeait sur la pertinence d'une telle affirmation: « (...) Ce journalisme de diagnostic transformé en histoire des comportements pour viser à l'archéologie du politique, tout cela constituait une démarche qui ne rendait compte ni de mon métier ni des engagements politiques (...) de Michel Foucault. (...) »

« Passion pour l'instant » que, sur le versant philosophique, discute Vincent Descombes (59) après en avoir explicité les présupposés: « La philosophie est "discours de la modernité" parce qu'elle devient, dans un sens éminent, du journalisme. (...) Tout ce que le philosophe a à dire porte sur l'actualité »

Le trouble dans le journalisme, sous ses formes les plus hautes, ne se comprend pas sans référence à ce malaise dans les sciences humaines. Il provient en particulier de cette modification radicale du rapport au temps où moins que le futur ou le passé vaut un présent, devenu horizon d'attente et référence parfois exclusive. Le moindre des paradoxes ne serait pas que ce mouvement s'opère sous l'invocation de l'Histoire.

(54) Ibid., p. 13.

(55) LACOUTURE, in Le Goff, Chartier, Revel, 1974, p. 276.

(56) « Le Figaro Magazine », 15-06, 1991.

(57) Christian SAUVAGE: Journaliste, CFPJ « Connaissance des médias », 1988.

(58) Jean DANIEL: « La passion de Michel Foucault », « Le Nouvel observateur » 29-06-1984.

(59) DESCOMBES: 1989, p. 15.

---

## RÉFÉRENCES

---

Henri BERAUD : *Le Flâneur salarié*, coll. 10/18, 1985.

Pierre BOURDIEU : *Homo Academicus*, Minuit, 1984.

René CHAR : *Œuvres complètes*, La Pléiade, 1983.

Vincent DESCOMBES : *Philosophie par gros temps*, Minuit coll. Critique, 1989.

Marc FERRO : *L'Information en uniforme*, 1991

Eugène HATIN : *Histoire politique et littéraire de la presse en France*. Poulet-Malassis et de Brosse, 1859.

Jacques JULLIARD : *Chroniques du septième jour*, Le Seuil, 1991

Jacques LE GOFF : Roger CHARTIER, Jacques REVEL (ss. la dir. de), *La Nou-*

*velle histoire*, 1974.

MALBY : *De l'étude de l'histoire*, corpus des œuvres philosophiques en langues française, Fayard, 1988.

Paul NIZAN : *Chronique de Septembre*, Gallimard, 1918

Krzysztof POMIĄŃ : *L'Ordre du temps*, Gallimard Bibliothèque des histoires, 1984.

Jean-Paul SARTRE : *Situations II*, Gallimard, 1964.

Jean-Raymond TOURNOUX : *Carnet secrets de la politique*, Plon, 1958.

VOLTAIRE : *Correspondance choisie*, Le Livre de poche « Classique », 1990.

Emile ZOLA . *Etudes de Presse* vol. VIII, 1956.